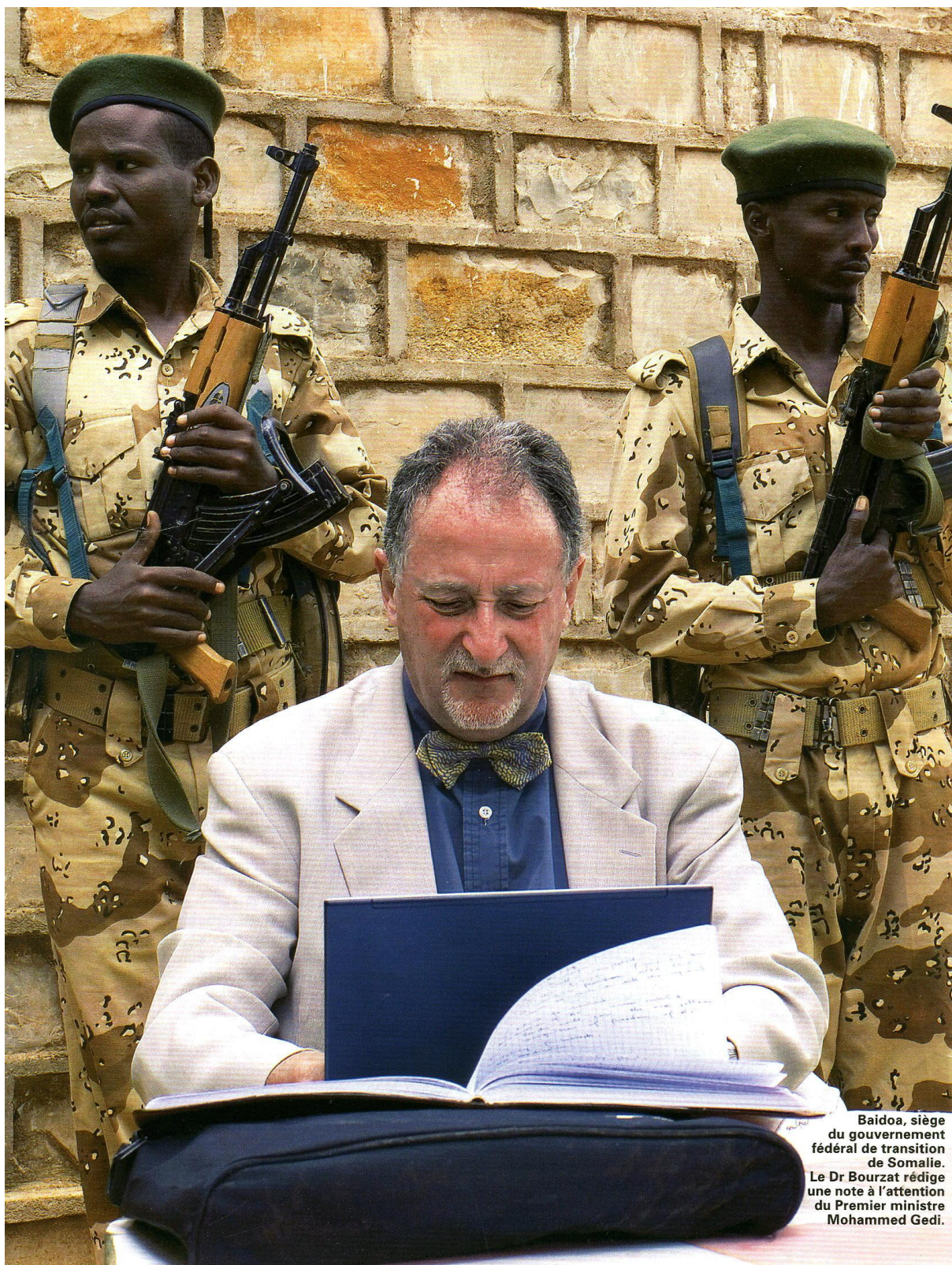




Baidoa, siège
du gouvernement
fédéral de transition
de Somalie.
Le Dr Bourzat rédige
une note à l'attention
du Premier ministre
Mohammed Gedi.

FIGARO MAGAZINE 12 AOUT 2006

DES HÉROS ORDINAIRES

CHAQUE SEMAINE, PENDANT L'ÉTÉ, UN DESTIN HORS DU COMMUN

DANIEL BOURZAT CHERCHEUR DE PAIX EN SOMALIE

Sur son CV, il est « zootechnicien ». Pendant vingt-cinq ans, en Afrique, le Dr Daniel Bourzat a observé les interactions entre l'élevage, l'agriculture et l'environnement. Une vie dense et paisible de chercheur. Mais, en novembre 2004, il devient le conseiller particulier du Premier ministre du gouvernement fédéral de transition en Somalie. Depuis, c'est la guerre qu'il observe. De très près !

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL JEAN-LUC MOREAU (TEXTE ET PHOTOS)

Baïdoa, siège du gouvernement fédéral de transition (GFT) de Somalie, est le dernier rempart contre la déferlante des tribunaux islamiques qui cherchent à imposer la charia à tout le pays. Ils avancent !

Le 5 juin, ils prennent le contrôle de la capitale, Mogadiscio, à 250 kilomètres au sud.

Le 14, par une offensive éclair sur Jowhar, une place que l'on croyait « forte », ils gagnent encore 100 kilomètres. Les « seigneurs » de guerre à la solde de Washington sont en cavale.

Mais, à Baïdoa, tout est calme. Pour l'instant. Le Dr Bourzat file à ses affaires tout en rajustant son col de chemise. « Le nœud papillon, dit-il, n'est jamais passé de mode chez les scientifiques : dans un laboratoire, contrairement à la cravate, il ne risque pas de causer des dégâts. »

Un grain de folie surréaliste confère à cette remarque une saveur particulière. Daniel Bourzat, dont l'œil bleu vif irradie une malice presque juvénile, s'en amuse. L'autodérision pour atténuer le trac, l'humour comme remède aux tensions. Recette connue. Ignorant les deux miliciens, doigt sur la détente qui, pour sa protection, le cernent comme des ombres

menaçantes, il retourne à son ordinateur portable. « Une note urgente à terminer pour le Premier ministre... »

Le Dr Bourzat n'a pas sorti son nœud papillon par hasard. Aujourd'hui, comme tous les 1^{er} juillet depuis 1960, la Somalie célèbre son indépendance. Pas toute la Somalie. A Mogadiscio, les fondamentalistes viennent de décréter impies musiques et danses traditionnelles. A Baïdoa, au contraire, le gouvernement les encourage. Sur le campus qui sert habituellement d'assemblée au Parlement, c'est la fête. Les femmes des associations de quartier, en longs drapés chatoyants, agitent des bannières aux couleurs acidulées contrastant avec le camouflage des guerriers bardés de munitions qui sécurisent la manifestation. L'apparition des officiels déclenche une cacophonie de youyous et d'applaudissements, amplifiée par les dissonances d'une clique en uniforme vert criard, dont on soupçonne qu'elle n'avait pas répété ses gammes depuis la chute du dictateur Siyad Barre en 1991. Qu'importe ! L'ambiance est bon enfant, mais on devine cette gaieté un peu crispée. Bravade ? Pied de nez à ceux qui, non loin, imposent déjà le voile noir ? Le Premier ministre Ali Mohammed Gedi, costume occidental et faux airs de Denzel Washington, serre > > >

DES HÉROS ORDINAIRES DANIEL BOURZAT

>>> les mains anonymes qui se tendent dans la foule. Légèrement en retrait, chemise du même bleu que celui du drapeau national, sourire éclatant de sénateur américain en campagne, Hussein Mohamed Farah Aidid, vice-Premier ministre et ministre des Affaires intérieures.

Son père, le général Aidid, fut l'un des principaux rivaux du président Siyad Barre avant de devenir l'homme à abattre de l'opération « Restore Hope » qui s'acheva, le 3 octobre 1993, par l'abominable jeu de massacre immortalisé dans *La Chute du faucon noir*, de Ridley Scott. Le fils n'en est pas moins citoyen américain et vétéran des marines. Il est surtout la figure de proue des Aber Gedir qui, avec les Abgal auxquels appartient respectivement le Premier ministre Mohammed Gedi et Cheikh Shariff Cheikh Ahmed, l'un des dirigeants des tribunaux islamiques, constituent les deux principales factions sub-claniques du puissant groupe des Hawiye.

« Bienvenue dans l'imbroglio somalien ! Ici, rien n'est jamais simple », explique le scientifique français, seul et unique Blanc de la tribune officielle. Une chose, pourtant, semble assez claire : en proie à la cupidité féroce des uns, à l'étroitesse d'esprit ou au prosélytisme offensif et organisé des autres, la Somalie, martyrisée par quinze années de chaos, vient de sombrer à nouveau dans la guerre civile. Mais que fait un universitaire français, directeur de recherches, éminent spécialiste du développement durable, dans cette tragédie aux accents de suicide collectif ?

La vie de Daniel Bourzat bascule en novembre 2004. Il vient de passer deux ans au Kenya à diriger un programme scientifique panafricain visant à éradiquer la peste bovine et à contrôler les épizooties de la région. Rédiger un rapport de fin de mission, postuler pour une nouvelle affectation auprès de sa hiérarchie du Centre international de recherche agronomique pour le développement (Cirad), jouir, en famille, dans

sa maison de Corrèze, des 120 jours de congé auxquels il a droit... La fin d'année s'annonce agréable, sereine. Un soir, coup de sonnette imprévu. C'est Ali Mohammed Gedi, brillant vétérinaire somalien formé aux meilleures universités de Rome. Daniel le reçoit dans un capharnaüm de cartons de déménagement. Les deux hommes se sont fréquentés assidûment pendant deux ans, de septembre 2000 à juillet 2002, dans le cadre d'un projet international de lutte contre les mouches tsé-tsé. Depuis, ils sont restés en contact. Chacun apprécie les qualités humaines et professionnelles de l'autre. On se connaît assez pour se parler en confiance, sans ambages. Plus tard, le Premier ministre intérimaire de Somalie dira de son conseiller qu'il est « un des très rares étrangers de (sa) connaissance qui puisse servir l'Afrique plutôt que s'en servir ». Pour l'heure, sa visite a de quoi surprendre.

« Dans quelques instants, dit-il, une conférence annoncera ma nomination au poste de Premier ministre du GFT. La tâche sera très rude. Je souhaite que tu viennes m'aider. »

Tout autre que Daniel Bourzat aurait poliment décliné l'invitation : « Pas mon pays, pas ma guerre, pas ma cause... »

Le GFT est un montage institutionnel péniblement bricolé par l'ONU et sept pays d'Afrique de l'Est groupés en une Autorité intergouvernementale de développement (Igad) afin de donner aux Somaliens une ultime chance de restaurer leur Etat. Mission quasi impossible. Mais Mohammed Gedi sait parfaitement à qui il s'adresse. Son ami a l'aventure dans le sang, il aime les défis. Pilote chevronné, il a traversé l'Atlantique Nord et le Pacifique en monomoteur. Membre de la prestigieuse Association des missions australes et polaires françaises, il a parcouru à pied la calotte glaciaire des îles Kerguelen. Il est de la race des scientifiques de terrain, « au cul des vaches », se plaît-il à dire. Les modèles de sa jeunesse, ses maîtres et amis : Paul-Emile Victor, Haroun Tazieff, Jean Dorst, le père fonda-

Ci-dessous : Daniel Bourzat en conversation avec un député somalien. De gauche à droite, à Baidoa : fête nationale, discours et conseil



teur de l'écologie, Roger Barberot, compagnon de la Libération... Des personnages atypiques, hors normes. Des hommes d'engagement et de conviction, toujours.

Alors, il s'engage. La décision est prise en moins d'une semaine. La parole est donnée : « Une parole de fils de paysan, irrévocable », assure-t-il.

Hubert Fournier, ambassadeur de France au Kenya, appuie le projet. Les questions administratives se règlent comme par enchantement. Le Cirad détache le Dr Bourzat au Quai d'Orsay, c'est tout. Les risques ont-ils été pesés ?

« J'étais au Tchad à la fin des années 80, pendant la guerre civile, je pensais que ça ne pouvait pas être pire. J'avais tort ! »

L'année 2005 commence pourtant sur une note d'optimisme. Le nouveau gouvernement a deux priorités : sur la scène internationale, il doit effacer la déplorable image de corruption héritée de ses prédécesseurs, notamment auprès de la Ligue arabe et de la Libye, dont les contributions – plusieurs millions de dollars – se sont mystérieusement évaporées. A l'intérieur, une seule issue : convaincre. Malgré la promotion au rang de ministre des plus impopulaires chefs de factions du pays. C'est pourquoi le président Abdullahi Yusuf Ahmed décide de partir à la rencontre des Somaliens. Dès février, il organise une grande tournée à travers le pays, évitant toutefois la capitale. Daniel Bourzat est du voyage : « Deux semaines d'enthousiasme. Le peuple répondait à l'appel, on sentait que ça pouvait marcher. »

Fin avril, le Premier ministre s'enhardit jusqu'à Mogadiscio. Le 3 mai, dans le stade, il prononce un discours devant plusieurs milliers de personnes. Et c'est le drame ! Dans la tribune, un kamikaze actionne un engin explosif. Un homme sauve *in extremis* la vie de Mohammed Gedi et celle de son conseiller en faisant rempart de son corps. Une caméra locale filme la scène. Le bilan diffère selon les sources. On l'estime à

environ quinze morts et quarante blessés. L'élan est brisé. Ensemble, pourtant, le vétérinaire et le zootechnicien se lancent dans une course effrénée. Ils se battent sur le front diplomatique, frappent à toutes les portes, Nations unies, Union africaine, Igad, Banque mondiale, diverses ONG, Ligue arabe, milieux d'affaires, groupes de contacts. De « missions d'évaluation » en « programmes de développement » et autres « plans de stabilisation », de « sommets » en « conférences internationales », de Nairobi à Paris, Rome et Bruxelles, ils rencontrent Javier Solana, les principaux chefs d'Etat africains, Jacques Chirac. « On a même vu l'ambassadeur du Vatican ! »

Le 3 décembre 2005, à Bamako, le président de la République française fait trois promesses : assistance en sécurité, lutte contre le terrorisme maritime, aide à la création d'un système d'éducation laïque. Aucun de ces engagements ne sera tenu. Daniel installe son lit de camp et sa moustiquaire, six mois durant, dans un conteneur de fret maritime. Mohammed survit miraculeusement à un deuxième attentat qui coûte la vie à ses gardes du corps.

Pendant ce temps, dans l'ombre, la CIA « travaille ». Soudoyés à coups de milliers de dollars, les chefs de guerre reprennent leurs vrais visages de mercenaires. Ils quittent le navire institutionnel pour constituer l'Alliance pour la restauration de la paix contre le terrorisme (ARPCT), qui attise les braises de la guerre civile. On connaît la suite. Quelques piteuses opérations militaires plus tard, c'est la débâcle.

« La démocratie est contraire aux enseignements de l'Islam. » L'auteur de cette déclaration est Cheikh Hassan Dahir Aweis. Bien connu des experts antiterroristes du département d'Etat américain, il est le nouvel homme fort de Somalie. Sauf à être délogé par la force, il ne partira plus.

Daniel Bourzat non plus : « Ce gouvernement en exil qui lutte contre la barbarie a un côté gaullien qui ne me déplaît pas. » ■

ministres sont au programme de la première semaine de juillet pour le Premier ministre Mohammed Gedi et son conseiller français.

